Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 13

Artikel: Le père Chiffons : [suite]
Autor: Lascaux, Paul de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185731

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein, tôt ou tard on succombe ?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine :
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

Vous n'ignorez pas non plus l'histoire si touchante des *Deux pigeons*, de Lafontaine. Eh bien, sachez vous garder des folâtres entraînements, afin de nous épargner le chagrin de vous voir revenir au logis « traînant le pied et l'aile cassée », comme la pauvre volatile.

La direction de la presse en France.

De nombreuses personnes, peut-être, ignorent ce qu'on entend par cette institution relevant du ministère de l'intérieur. On s'imagine généralement que c'est une sorte de bureau de l'esprit public, une officine mystérieuse où l'on confectionne des articles pour une presse servile qui existerait à Paris ou dans les départements, ou bien encore on pense que le directeur de la presse a pour mission spéciale de rechercher et de faire rechercher dans la vaste collection des journaux quotidiens, les articles répréhensibles ou délictueux.

Eh bien, non; la direction de la presse n'est ni un bureau de l'esprit public, ni une antichambre du cabinet du juge d'instruction. Elle est tout simplement pour le gouvernement républicain une source d'informations politiques, un efficace moyen de contrôle. Grâce à la direction de la presse, le chef de l'Etat et les ministres peuvent savoir, jour par jour, presque heure par heure, ce que veut l'opinion, ce qu'elle approuve, ce qu'elle flétrit.

Tous les matins, les journaux du monde entier arrivent au ministère de l'intérieur. Aussitôt des collaborateurs intelligents lisent ces feuilles, les analysent, résument ce qu'elles renferment d'essentiel, et mettent en relief les faits qui intéressent les diverses administrations du pays. Ce travail est exécuté avec une impartialité complète, sans aucune intention répressive, sans aucune prétention à la rhétorique. Il ne s'agit point de phrases, mais de faits.

On comprend que les membres du gouvernement ne peuvent faire eux-mêmes ce travail; car la direction d'un ministère n'est point une sinécure. Vouloir que des ministres, qui travaillent 15 et 16 heures par jour, lisent encore par-dessus le marché les 200 journaux qui viennent de l'étranger, les 700 journaux de la presse départementale, les 100 journaux parisiens, serait matériellement impossible.

Quelques-uns de nos compatriotes domiciliés à Bucharest et dont le lieu de réunion est le *Cercle des Mille-Colonnes,* nous envoient presque chaque semaine la solution de nos énigmes et charades par de charmants dessins à la plume, qui nous font le plus grand plaisir et que nous collectionnons avec soin.

En les remerciant vivement pour cette marque de sympathie, nous nous permettons de leur demander de bien vouloir y ajouter parfois quelques détails sur leur petite colonie, que nous nous empresserons d'accueillir dans nos colonnes.

On coo que n'âmè pas être geinâ.

Lè pourrès dzeins font coumeint pâovont po sè reduirè la né; et quand n'ont què l'hotô et on pâilo, sont bin d'obedzi dè ti cutsi dein la méma tsambra.

L'est dinsè que cein allâvè tsi Fardinand, lo taupi; kâ n'est pas ein teindeint dâi trapès po lè derbons qu'on sè pâo bâti 'na carrâïe. L'avâi cinq z'einfants et ma fâi, dè né, quand l'aviont teri lo tserriot, on étâi bin prâo cougni per tsi leu.

Quand lo pe gros dâi bouébo à Fardinand fut frou dè l'écoula, restà ou boquenet tard onna demeindze né avoué la Jeunesse, et quand rarevà po sè reduirè, l'avâi on bocon tserdzi et l'étâi quasu bliet, que son pére qu'étâi on bravo hommo, lâi fe lo trafi ein lâi deseint que l'étâi 'na vergogne dè sè conduirè dinsè; enfin, quiet! lâi fe lo predzo; vo sédè prâo. Lo gaillâ ne repond pas on mot tandi que sè dévîtè et que sè fourrè eintrémi lè linsus; mâ quand son pére lâi a tot de, que l'a detieint lo crâisu et que s'est assebin met âo lhî ein deseint : « Lo bon Diu sâi avoué no! » lo vaurein n'a-te pas lo toupet dè lâi repondrè :

— Ne sein dza bin prâo dinsè perquie!

Onna fenna frou dè couson.

On tserrotton que s'étâi laissi preindrè dézo on tsai dè marin, avâi z'u gaillâ dè mau et l'avâi faillu allâ queri lo mâidzo po lâi remettrè trâi coûtès einfonçâïès.

— Eh! monsu lo mâidzo, coumeint va cé pourro hommo, se fe lo mémo né ouna fenna âo momeint iô lo mâidzo saillessâi dè tsi lo malado.

— Oh bin! va bo et bin et s'ein vâo prâo teri, se repond.

— Eh ma fâi tant mi; lo bon Dieu vo z'ouïè!

— Vo z'est-te d'appareint?

— Oh! na; mâ lâi y'é prétâ dou francs stu matin, et n'és min dè reçu!

---

2 **Le père Chiffons.**

— Chiffonnez !

C'était, dorénavant, le seul espoir qui restait à ce malheureux, la seule porte de sortie pour ne pas voir aller sa femme à la prison comme vagabonde, à l'hôpital, au cimetière ! Toutes ces pensées se heurtèrent dans le cerveau de Raymond et faillirent l'amener à la démence. Le suicide passa devant ses yeux comme un ami, comme un sauveur qui seul pouvait le délivrer. Le père Lizot l'examinait avec attention.

— C'est pas si difficile que vous croyez, dit-il, en continuant ta conversation et sans paraître s'apercevoir de l'émotion que son mot avait causé ; d'ailleurs, quand on a quelque chose de mieux on quitte la partie, il n'est pas nécessaire de faire signer son livret.

Il rit encore d'une gaieté franche. Raymond avait eu le temps de se remettre.

— Mais il faut avoir une médaille ? dit-il.

C'était déjà accepter l'idée.

— Bah ! c'était bon dans le temps... à cette heure on ne demande que des jambes pour commencer.

— Et vous pensez que je pourrais gagner ma vie à...

Il n'osa pas dire le mot.

— Ah ! dame, il y a des jours de chance et des jours de dèche ; mais c'est égal, l'un dans l'autre vous ferez bien vos trois francs, avec cela on mange... mal... mais on mange... et puis on a son argent tous les jours...

— Comment cela?

— Ce que vous ramassez, papiers, chiffons, os, linge, fer, plomb, étain, cuivre, tout, quoi ! vous le « *Triquez* », c'est-à-dire, que vous le divisez par lots de la même qualité et vous allez le vendre.

— Où donc ?

— Chez le chiffonnier en gros, parbleu. Ah ! monsieur, ce sont des richards ceux-là. Tenez, celui du quartier, mon voisin, M. Auguste, comme on l'appelle, a plus de quinze mille livres de rentes !

Raymond poussa une exclamation qui fit encore rire le père Lizot.

— Il n'y a pas besoin, reprit ce dernier, d'avoir été à l'École polytechnique pour faire fortune à Paris. Tout consiste à bien savoir acheter et à bien savoir revendre... et puis être né avec de la chance, c'est ce qui est arrivé à M. Auguste.

Mais voici des clients qui ont déjà fini leur tournée du matin, une veine, quoi ! Je vais porter une soupe à la dame et vous allez déjeûner avec moi, pour que je vous mette au courant du métier.

Raymond serra la main de cet homme qui lui venait en aide, et assurait momentanément le repos de sa femme.

Six mois après cette conversation, le père Raymond était employé par des marchandes de légume du marché de Saint-Quentin, boulevard Magenta, et gagnait des journées de cinq à six francs à porter les commandes chez les pratiques. Comment avait-il découvert cela ? en chiffonnant.

Le père Lizot, le lendemain de l'entretien que nous avons rapporté, avait procuré à son nouveau locataire un sac, — car porter le mannequin eut été au-dessus du courage de Raymond, — et vaillamment, courageusement, le nouveau « Biffin » avait couru tous les quartiers, ramassant ce qu'il apercevait à ses pieds ; peu à peu il était arrivé aux résultats prédits par son logeur. Certes, la misère régnait encore, mais on *mangeait et on était sûr de se coucher le soir !*

Dans une de ses *tournées*, Raymond avait eu l'occasion de causer avec une femme du marché Saint-Quentin; une place était à prendre, il était actif, assez fort pour ses quarante-cinq ans, — il l'avait prise.

Dès lors on avait quitté le taudis du père Lizot pour aller s'établir dans un hôtel convenable, rue Damrémont, — une des nouvelles rues du nouveau Montmartre.

La tranquillité était entrée dans l'humble logis — non la joie. Un voile de tristesse restait toujours étendu sur le visage des époux ; ce voile douloureux ne disparaissait que les dimanches pendant quelques heures ; c'est que ce jour-là, une jeune fille venait s'asseoir à la table de la famille.

Cette jeune fille s'appelait Rénée et pouvait avoir dix-huit ans. Sa physionomie, d'une beauté sévère, exprimait la candeur et la chasteté ; ses yeux noirs lançaient parfois des regards où l'énergie se mêlait à la fierté, mais cela était corrigé par une expression de bonté angélique. Mlle Renée était de ces femmes que l'on salue avec respect sans les connaître et que l'on estime quand on les connaît.

Les anciens compagnons de Raymond avaient subi l'influence qui se dégageait de la visiteuse, et quand ils la rencontraient dans la rue, ils lui souhaitaient le bonjour avec déférence.

Ces natures, presque toutes abruties par les alcools, avaient deviné comme un mystère dans la vie de Raymond, qu'au début ils surnommaient le *père Chiffons*.

Lui-même avait préféré s'entendre appeler ainsi que par son véritable nom. Quel était donc cet homme ?

(*A suivre.*)

Bibliographie.

FLORA ALPINA, deux séries format grand in-folio de six planches chacune, à 15 fr. la série. — GOUTTES DE ROSÉE, deux séries de douze cartes chacune, avec ou sans passages bibliques, à 3 fr. la série. En vente chez Georges Bridel, éditeur à Lausanne. — La chromolithographie n'est pas sans avoir mérité parfois le peu de faveur avec lequel la regardent généralement les amis des arts ; souvent elle a servi à la multiplication de peintures sans valeur et souvent aussi par l'imperfection de ses procédés, elle a empreint de sécheresse et de vulgarité de fort belles œuvres qu'elle prétendait reproduire. La *Flora alpina* de Mme Vouga nous montre cependant que de tels défauts ne sont point inhérents à cet art. Ici la chromolithographie est parvenue, d'une manière remarquable (surtout en ce qui concerne la deuxième série), à reproduire les tons délicats et variés de peintures excellentes elles-mêmes. Il faut admirer en effet le goût parfait, l'art exquis avec lesquels le pinceau de l'artiste a su former ces groupes de fleurs des Alpes. Tout est frais, tout est vrai dans ces bouquets peints avec amour, et qui semblent exhaler encore les parfums de nos montagnes. Ceux qui ont eu le privilège de cueillir de leurs propres mains la rose sans épines ou l'eidelweiss aimeront à retrouver leurs souvenirs fixés dans les planches si belles que consacre à de telles fleurs la collection de Mme Vouga ; quant à ceux que leurs circonstances éloignent à jamais des grands monts, ils ne négligeront pas la compensation qu'il leur est possible de s'accorder en contemplant ce bel herbier, où tous les trésors de la végétation alpestre leur sont offerts, revêtus d'un éclat que ne saurait faner la rigueur des saisons. A côté de la grande collection dont nous parlons, Mme Vouga a ajouté des séries de formats et de prix divers, sous le nom de *Fleurs des Hautes Alpes*, *Champs et bois*, *Vœux de Noël*, *Perles du midi*, *Gouttes de rosée*. Dans ces trois dernières séries, les jolies fleurs servent de cadre à un verset de l'Ecriture Sainte ou à une poésie, en leur prêtant leur gracieuse image ; aussi ces cartes sont-elles particulièrement propres à être offertes en souvenir dans les jours de fête ou d'étrennes.

Conseils du samedi — Sous ce titre, nous nous proposons de donner, d'une manière très succincte, dans chacun de nos numéros, quel que renseignement utile emprunté soit à la médecine usuelle, soit à l'hygiène ou à l'économie domestique, en ayant toujours soin de puiser à bonne source.

Peut-être nos lecteurs accueilleront-ils avec plaisir ces menus conseils qu'on trouve, il est vrai, dans des traités spéciaux, mais qu'on n'a pas toujours le temps ni la facilité de consulter. Commençons donc dès aujourd'hui.

Choix du drap. — Quand vous choisissez du drap pour confectionner vos vêtements, assurez-vous de la finesse de la trame et que le tissu en est serré et parfaitement uni. Passez légèrement la main à contre-poil et si vous sentez que l'étoffe est douce et soyeuse, vous pouvez être sûr qu'elle est faite de laine fine et de belle qualité. Si en faisant claquer entre vos mains un morceau de drap celui-ci rend un son clair et sec, il est de bonne qualité ; il ne vaut très probablement rien, si le son est sourd et voilé.

Yeux. — Il arrive fréquemment qu'un corps étranger, grain de poussière ou de sable, petits insectes, etc., s'engage sous les paupières, déterminant une inflammation douloureuse. Le moyen de s'en débarrasser n'est pas celui auquel on a instinctivement recours et qui consiste à se frotter vivement la paupière, ce qui n'a d'autre effet que d'empirer le mal.

S'il y a abondante sécrétion de larmes, on réussira souvent à expulser le corps étranger en frottant non l'œil malade, mais celui qui ne l'est pas. Un autre moyen consiste à tenir l'œil grand ouvert en fixant un objet quelconque. Au bout d'une minute, le corps étranger aura glissé dans l'angle intérieur de l'œil d'où on l'extraira avec le coin d'un mouchoir ou une tête d'épingle. — Ou bien saisir avec le pouce et l'index de chaque